

JazzIt (Italie) Décembre 2005

Ce disque est le 4^o sous ton nom, et j'ai l'impression que, depuis le précédent – avec Sylvain Luc, Andy Sheppard... – tu t'éloignes de plus en plus du « jazz-jazz ».

Le paradoxe c'est qu'en effet je m'éloigne de plus en plus du « jazz-jazz » mais qu'en même temps je me rapproche de plus en plus de ce que je suis vraiment ! J'ose enfin assumer toute la musique que j'ai en tête, que j'aime, et surtout la musique qui m'a fait aimer le jazz mais qui n'est pas du jazz : toutes les musiques *crossover* des années 70. « Bitches' Brew », bien sûr, mais aussi toutes les musiques rock/pop progressives de mon adolescence, qui m'ont fait devenir musicien. Je n'ai rien usurpé en jouant du jazz, mais avec ce dernier disque je suis plus proche de moi-même que je ne l'ai jamais été. Je ne viens pas des années 60, je n'ai pas écouté de musiciens au Club St Germain ..., contrairement à des gens plus âgés que moi avec lesquels j'ai joué – comme Aldo Romano –, qui ont connu la vraie effervescence du jazz à l'époque des grands créateurs.

Rappelle-nous alors comment tu en es venu à la contrebasse et au « jazz-jazz », pour lequel tu es le plus connu.

Au départ j'écoutais un peu toutes les musiques des années 70, et je jouais du folk à la guitare. C'était une époque où l'on pouvait acheter trois chefs d'œuvres dans la même semaine : Led Zeppelin II, Band of Gypsies, Abbey Road, par exemple, ... sans compter Bert Jansch et John Renbourn. J'avais des copains qui écoutaient du jazz et un jour, dans une revue, j'ai lu la critique de « Bitches' Brew » qui m'a donné envie d'acheter le disque. Ça m'a totalement subjugué, et aujourd'hui encore cette musique reste pour moi un grand mystère. Je suis alors passé à la basse électrique, puis à la contrebasse et j'ai fait le chemin en sens inverse de l'histoire parce que j'ai commencé à comprendre d'où venait cette musique. Je me suis donc mis à jouer du jazz. Aujourd'hui la boucle est bouclée, en quelque sorte, puisque tous ces musiciens électroniques et ces DJ's qui nous ont rafraîchi les oreilles ont abondamment puisé dans cette époque. Pour des gens de mon âge, qui ont écouté ces musiques quand ils étaient adolescents, c'est tout à fait naturel d'être attirés par la musique électronique, qui est une expansion de la musique des années 70 : une « fusion » réussie en quelque sorte ! La « fusion » de l'époque n'est pratiquement plus écoutable aujourd'hui – à quelques exceptions près comme Weather Report – parce que c'était un collage maladroit de jazz, de rock et de pop. Dans l'électronique il y a aussi l'idée de collage, mais en gardant l'esprit de ces musiques car les moyens techniques d'aujourd'hui permettent de faire les choses de façon beaucoup plus rapide. La musique modale est également importante pour moi. Actuellement je sature un peu par rapport à la richesse harmonique, au revival, à la complexité des changements d'accords et j'ai envie de quelque chose de plus proche de la transe, de la musique indienne – que j'adore –, de l'*ambient* de John Hassel, dont je suis un fan depuis longtemps. C'est Nguyễn Lê – un grand ami – qui m'a dit un jour : « Tu utilises l'ordinateur tous les jours à la maison, tu t'en sers pour faire des musiques de démonstration pour des expositions ..., pourquoi ne vas-tu pas jusqu'au bout et ne l'utilises-tu pas sur scène, d'autant que c'est ce type de musique qui te plaît ? ». Je me suis alors posé la question de savoir pourquoi je continuais à jouer le « sideman de luxe » dans des tas de contextes différents, alors qu'en fait j'avais envie d'autre chose.

Sur le disque, c'est toi qui as tout fait ?

Je contrôle quasiment à 100%. Même les interventions des invités sont retravaillées et replacées soit dans leur contexte soit dans un contexte différent. C'est un disque totalement produit.

Et cette musique peut-elle également être jouée sur scène ?

Oui car j'ai conservé une partie des séquences enregistrées. Mais en fait, à l'origine, je suis parti de la scène : la vidéaste Judith Darmon avec ses images et moi avec mes machines et ma basse avons commencé à jouer en duo, avec parfois un invité comme Dhafer Youssef qui venait « colorer » un peu. C'est en travaillant ces morceaux pour la scène que j'ai eu envie de faire quelque chose de plus produit, avec davantage d'invités.

Quelle est la place de la basse acoustique dans cette musique, et qu'est-ce que ton passé de « sideman de luxe » (pour reprendre ton expression) t'a apporté pour réaliser ce disque ?

Ça m'a apporté le fait de me sentir à l'aise sur mon instrument, de pouvoir m'y exprimer et ça m'a permis de me rapprocher de ce que je voulais faire. Mais c'est aussi en écoutant de jeunes musiciens qui utilisaient des samples de contrebasse en les associant avec des rythmiques électroniques – Soul Coughing, Ronnie Size, ou Amon Tobin, par exemple – que je me suis dit que le son du bois allait vraiment bien avec ce type de beat. Ils utilisent le côté *roots*, sale, de la contrebasse et j'ai pensé qu'il y avait quelque chose à creuser de ce côté. Dans ma musique, la contrebasse fait le liant entre les couleurs, les ambiances. Ça voyage d'un morceau soul à un autre plus drum & bass, et la contrebasse assure la cohérence de l'ensemble.

Ta basse a également un *drive* qui me fait parfois penser un peu à Mingus...

J'écoute avec attention ce que tu dis, mais je ne me rends pas compte de ce que tous les gens peuvent entendre dans ce que je fais. Je n'ai pas conscience du fait que ça peut parfois renvoyer à la tradition.

Non, je voulais parler spécifiquement du type de *drive* que la basse est quasiment seule à pouvoir impulser dans ce contexte.

Ah, d'accord ! Effectivement : si avec de l'électronique tu utilises une basse électrique, ça ne fonctionne pas. Une basse-synthé dans les infra, oui. Une contrebasse aussi parce que le son n'est pas trop défini et que ça rebondit. Par contre le son de la basse électrique, avec la note et le signal directs, ça fait trop et l'ensemble devient impersonnel et froid.

Dans ce type de musique, quelle part prend le travail avec les machines par rapport au travail de l'instrument ? Et le plaisir est-il proportionnel au travail ?

Au niveau du temps passé, le rapport entre les machines et la basse est de 90% contre 10% ! La basse, c'est vite fait : je joue, j'enregistre une ou deux prises, je garde. C'est après que le vrai travail commence : je coupe, je monte, je garde une note ici, une phrase là. Il ne faut pas trop enregistrer, sinon on a une énorme quantité de matériel et on ne sait plus quoi garder. Mais ce fut un immense plaisir, sauf quand la *deadline* pour le bouclage du disque est arrivée : j'ai commencé à stresser et à me dire « Mais dans quoi tu t'es mis, là ? Jusqu'à quand ça va durer ? ». Car c'est sans fin : tu peux toujours faire mieux ! Alors je me suis enfermé pendant huit jours dans le studio que m'a prêté un ami et je n'ai fait que ça du matin au soir. Je me suis vraiment éclaté ! Au total, depuis l'idée de départ, ça m'a pris un an 1/2 pour réaliser ce disque. J'emportais mon Mac avec moi en tournée et je travaillais dans les chambres d'hôtel : c'était une longue et incessante gestation.

As-tu une idée de la réaction des bassistes – particulièrement ceux de ta génération – par rapport à ton « virage » ? Ils ne sont pas nombreux à être passés, comme toi, « de l'autre côté » !

J'attends avec impatience la réaction de Riccardo Del Fra. On a échangé nos disques, mais je ne lui ai pas encore parlé du sien que j'ai écouté et qui m'a plu. On a le même background : lui aussi a commencé en jouant du Crosby, Stills & Nash sur scène, à la guitare. On a un peu parlé de ces points communs et il me disait qu'il avait également envie de plus de simplicité, de choses mélodiques, de retrouver un peu ses racines. Moi j'y suis allé de manière extrême ! Je dois dire aussi que ce qui m'a aidé à sauter le pas, c'est ma participation au groupe Ladyland, d'Érik Truffaz. Il m'a ouvert de nouveaux horizons et fait rencontrer des gens passionnants. Ça a été absolument fondamental parce qu'ils m'ont fait écouter – le batteur Philippe Garcia entre autres – des tas de choses que je ne connaissais pas. Commencer à utiliser des boucles en concert avec eux m'a également montré le plaisir que l'on pouvait ressentir à bâtir un univers sur scène, et m'a fait découvrir un public jeune, habitué à ces sonorités, avide, absolument pas sectaire, prêt à partir dans n'importe quelle direction où tu l'embarques. C'est un vrai plaisir d'interagir avec ce public qui a, en majeure partie, entre 18 et 25 ans !

Justement – même si ça peut paraître anecdotique – n’y a-t-il pas un plaisir pour un jeune quinquagénaire comme toi, à voir qu’on peut « reprendre le contrôle ». Non pas en termes de pouvoir, mais parce qu’à la base c’est la musique de ta génération ?

i Bien sûr ! C’est d’ailleurs ce que je vis avec mes enfants qui sont 10 et 19 ans : on partage tout, musicalement. Il n’y a pas de fossé. Mais de toute façon j’ai toujours fonctionné ainsi. Depuis l’adolescence j’écoute tout ce que je peux, et quand des gens autour de moi aiment quelque chose que je ne connais pas, j’essaie de comprendre pourquoi ils aiment cela. C’est un plaisir énorme pour moi de découvrir de nouveaux univers, de constater que tout n’est pas fermé, qu’il y a encore des choses à inventer.

Je voulais aussi parler du fait que tu peux montrer que cette musique n’est pas uniquement une musique de jeunes. Que tu n’es pas un « papy » qui s’accroche !

Il y a ça aussi, c’est évident : ma fille a d’abord été fan de Led Zeppelin, puis elle s’est intéressée à Nirvana, mais finalement elle est revenue à Led Zep. Ça veut tout dire ! Je suis entièrement d’accord avec toi : Jon Hassel fait encore figure d’avant-gardiste dans la musique électro, alors qu’il a plus de 60 ans !

Et en dehors du public des concerts, as-tu des contacts avec de jeunes musiciens ou amateurs qui veulent te rencontrer, te poser des questions ?

Sur le Net, oui. Je correspond avec certains d’entre eux. Il existe de plus en plus de petits sites en ligne, mi-professionnels mi-personnels, animés par des gens qui n’écoutent que de l’électro, et qui publient des critiques de disques. Ils commencent à me connaître et l’un d’entre eux, qui m’a contacté par le biais d’Érik, voulait m’interviewer. Je lui ai envoyé ma bio et quand il a découvert tout ce que j’avais fait avant le groupe de Truffaz, il s’est excusé comme un gamin. Je lui ai dit « Mais non, ne t’excuse pas : on ne peut pas tout savoir ».

Tu avais pas mal de « connections » italiennes, jusqu’à ces dernières années. As-tu encore le temps – et l’envie – de les entretenir ?

C’est un peu en sommeil pour l’instant. J’ai beaucoup joué dans les différents groupes d’Aldo Romano et j’avais un peu envie d’une pause, à part pour Palatino avec Glenn Ferris et Paolo Fresu. Mais Aldo semble s’être essentiellement investi dans son nouveau trio. Je joue encore de temps en temps avec Rita Marcotulli, d’ailleurs quand j’ai participé à la tournée de son groupe, Koiné, voici deux ans, je lui ai présenté Philippe Garcia avec lequel elle a joué par la suite. Reste le trio ELB – qui n’est pas italien – avec Nguyễn Lê et Peter Erskine. On a joué deux jours au Sunside à Paris cet été, et on a eu tant de plaisir à se retrouver qu’on envisage un nouveau disque pour 2006 ou 2007. C’est Peter – qui était de passage en Europe – qui a eu l’initiative de ces retrouvailles, et on s’est jetés sur cette occasion avec délices !

Ton principal projet, à l’heure actuelle, c’est donc ton propre groupe ?

Oui, ainsi que celui de Truffaz et ELB, donc beaucoup moins d’activités différentes qu’autrefois. Je me suis recentré sur des choses qui me tiennent vraiment à cœur. Et à ce propos je voudrais rendre hommage à quelqu’un qui m’a soutenu de bout en bout dans cette aventure, qui a toujours été à mon écoute et m’a soumis d’excellentes idées – dont celle d’inviter Jalal, des Last Poets, de passage à Paris –, Jonathan Miltat, mon agent : « The Man » sur la pochette du disque !

Thierry Quénum